

## **Le merveilleux réel. Brouillons de lecture.**

"C'est le petit défaut des révolutions, elles se croient propriétaires de la vérité. Elles ne jurent que par la vérité."

Zoé Valdes. *Trafiquants de beauté*

C'est une rencontre partagée au cœur de La Vieille Havane, à un an d'intervalle, avec Mercedes, qui nous a fait échanger et écrire sur la toile de manière impromptue. Mercedes est une femme d'âge mûr, née à Santiago de Cuba, terre natale qu'elle n'a pas visité depuis plus de quarante ans, célibataire (son mari a suivi en Europe une Italienne opulente dans tous les sens du terme...) Passionnée de littérature en général, et française en particulier, professeur de français à l'alliance française, qui n'a jamais quitté Cuba, mais est en passe de tenter de rendre visite à ses sœurs chez l'ennemi, à Key West. Nous lui avons apporté un petit paquet de livres, quelques boîtes de thé, quelques journaux, et son plaisir fut immense. Elle a toute une ribambelle de connaissances françaises qui se communiquent respectivement leurs adresses et passent les colis par la poste française avant de les lui remettre en main propre à Cuba, seul moyen de s'assurer qu'ils arrivent jusqu'à elle. Elle nous a donné le désir d'écrire, de partager une expérience, de lui rendre hommage en attendant de lui rendre visite de nouveau, un de ces jours.

Je commencerai par cette phrase déconcertante de Fidel Castro:

« Au risque de vous fatiguer, je me permets de vous rappeler à nouveau : face aux armes sophistiquées et destructrices avec lesquelles ils souhaitent nous terroriser et nous imposer un ordre économique et social mondial injuste, irrationnel et insoutenable je dis : « semons des idées, semons des idées et semons des idées, semons de la conscience, semons de la conscience et semons de la conscience. » El Maximo est le roi des beaux discours, il détient le record de durée dans ce domaine : douze heures.

La révolution cubaine de 1959 nous interroge, nous questionne, le pays est comme arrêté à ce point du passé des barbudos, ces mythes créés, Ernesto Che Guevara, Camillo Cienfuegos, dont l'effigie et les dessins se dévoilent au détour de nombreuses rue et affiches dans le pays. L'image romantique de la Révolution de 1959, savamment entretenue par La Havane, s'effrite pourtant comme les murs des bâtisses, des solares, ces anciennes demeures coloniales où vivent des familles et qui menacent de s'écrouler à chaque instant. Les textes de loi, les tribunaux contre-révolutionnaires qui s'établissent dans de nouveaux bâtiments rénovés, sont toujours là pour justifier l'injustifiable. Mais La Havane et Cuba reflètent la souffrance, la pauvreté, combinent des fragments épars du passé du dictateur Batista, l'opulence et la corruption, l'oppression d'un peuple. ( Soy Cuba, très beau film de Mikhail Kalatozov. 2004) et cette quête de liberté que fût la révolution, avant que le pays ne sombre à son tour dans une répétition, une partition certes différente, mais où la pensée unique, la corruption et la voix du maître ont repris le devant de la scène. Chercher à mieux comprendre la réalité cubaine, la politique répressive du régime castriste sur fond d'embargo américain, l'ennemi, la résistance

qui s'affirme dans la réalité cubaine, et ce qu'elle nous enseigne est notre tentative dans ce texte écrit à quatre mains, au gré de nos rencontres avec des textes d'écrivains

Dans avant la nuit, Reinaldo Arenas narre une enfance pauvre mais libre avec ce souvenir du goût de la terre qu'il mangeait à s'en rendre malade. Puis vint l'espoir en la révolution castriste et la lente et longue descente vers une vertigineuse déception, les amours homosexuelles, la répression, la censure, les travaux forcés, l'emprisonnement : « *Maintenant je vois l'histoire de mon pays comme ce fleuve de mon enfance qui charriait tout sur son passage dans un fracas assourdissant ; ce fleuve aux eaux troubles nous a tous anéantis lentement, les uns après les autres.* »

Dans son autobiographie, nous trouvons ces lignes sur la solitude d'un sujet perdu, écrasé par ses rêves et la dure réalité d'un vide entre dictature et capitalisme :

« Je crois que si la répression sexuelle a développé quelque chose à Cuba, c'est précisément la libération sexuelle »

« La différence entre le système communiste et le système capitaliste ? Tous les deux nous donnent des coups de pied au cul, mais dans le système communiste tu dois applaudir, tandis que dans le capitaliste tu peux gueuler. Ici (Miami) j'étais dans un univers frelaté, dénué de mystère et dont la solitude prenait une tournure souvent plus agressive. Je ne tardais pas naturellement à éprouver de la nostalgie pour Cuba, pour la vieille Havane mais ma mémoire enragée l'emporta sur toute nostalgie. Je savais que je ne pouvais vivre dans un lieu pareil. Je m'aperçois que pour un expatrié, il n'y a aucun endroit où l'on puisse vivre. En exil, on est qu'un fantôme l'ombre de quelqu'un qui ne peut jamais atteindre sa propre réalité. » Avec *Avant la nuit*, Reinaldo Arenas, livre son dernier cri "contre le fracas des armes qui asphyxie le rythme de la poésie, de la vie".

(*Avant la nuit. Arenas.* A a été adapté au cinéma par Julian Schnabel en 2000.)—

La tentative de l'auteur, d'échapper, de fuir, dans les mots comme dans la réalité, l'empêche de penser à ce qu'il va regretter, ce qui fait qu'il s'arrache malgré lui à cette terre qu'il mangeait à pleine bouche lorsqu'il était enfant. La butée du réel, ce sera le mur que représentera le monde capitaliste pour lui, l'impossibilité à dire la persécution, la prison, les refus de publications dont il sera l'objet, alors qu'il s'est lui-même et a mis d'autres en danger de mort pour faire sortir ses textes de la prison où il était en captivité. ( Faire sortir ses textes n'est dans le contexte même pas une métaphore, car son passeur de feuilles manuscrites était une « grande folle » comme on dit.)

R. Arenas n'en sortira pas, du trou, de l'enfermement, des entrailles de la persécution, puisqu'il passera les dernières années de sa vie à se battre contre le Sida. Errance, prison, exil, rien ne vient contredire pour lui le fait qu'il n'a pas sa place dans ce monde, sauf à en être toujours expulsé. Cela n'est pas sans me rappeler certains propos tenus lors du dernier séminaire de l'I-AEP, concernant l'analyste clandestin et la brûlante actualité.

Zoé Valdès, cubaine vivant à Paris, livre d'une autre manière, plus humoristique mais pas moins dramatique « le néant quotidien » la beauté et détresse de son pays, les Noëls interdits, les touristes éblouis par la Habana Vieja délabrée, errant dans les hôtels rénovés au titre de patrimoine de l'humanité par l'Unesco, l'amertume et l'attente de la mort des deux frères fidèles.

Dans « Trafiquants de beauté » elle écrit : « J'ai treize ans mais je ne sais pas dans quelle étape de ma vie je me trouve, ici on mûrit en un clin d'œil, mais en même temps, je ne sais rien de la vie... » Ou encore « si l'on quitte la grande place aux façades coloniales flamboyantes et que l'on passe l'église de la Merced, alors tout tombe en ruine. La misère, on s'arrange avec, on la contourne discrètement... » C'est un peu tout cela, le merveilleux dans le mode réel, cette révolution dont on ne cesse de glorifier les héros du passé, ce passé coloniale dont on ne cesse de magnifier les vestiges (que serait Cuba sans « les belles Américaines ? » ) cette dictature révolue qui a laissé la place à un espoir de liberté, d'ouverture, d'éducation de soins médicaux et de culture pour tous, et l'amertume... Zoé Valdes avait, entre autre, un espace d'évasion, la bibliothèque de l'Alliance française, réservée sur ordonnance spéciale du ministère de l'éducation, et à dose homéopathique, aux meilleurs étudiants en langues.

Dans *La Douleur du Dollar*, l'auteur nous conte l'histoire de Cuca "Abandonnée par l'homme de sa vie qui, pour tout souvenir lui a laissé une fille et un dollar", mais pas n'importe lequel, puisque le numéro de série de ce billet coïncide avec le code secret du plus grand compte bancaire en Suisse de son autre famille, mafieuse. Or, ce dollar, Cuca l'a égaré. Son amant, qui est aussi père de sa fille s'appelle "Ouane" comme number one, "one" comme ce dollar unique non substituable dans la série, il ne renvoie qu'à lui-même. La métamorphose du réel est convoquée, à travers cet enfant et ce dollar qui constituent un paradigme de l'amour impossible, l'écriture qui travaille ce thème au sens quasi musical du terme, rend ici bien compte de "l'enseignement de la méprise", entre ces deux êtres cuca et ouane, comme entre "Cuba" /Cuca et number "one", Fidel Castro.

La métamorphose du réel implique dès lors le rapport au monde comme rapport d'interruption, rupture inéluctable de présence (rapport sans rapport) qui maintient l'autre dans son altérité, l'invente pour survivre, en permanence dans un détournement de la présence immédiate. L'unique ici (Ouane pour Cuca) Fidel et la révolution pour l'île (il) ne peut se dire qu'à s'effacer ou à se perdre. L'autre ne se présente jamais comme tel par sa présence, mais par son absence et cela même lorsqu'il se présente (Le retour de Ouane pour récupérer le dollar codé), en fait c'était une planque, cruelle méprise, mais elle ne le sait pas.

Ce que Cuca ou Cuba rate, c'est le surgissement de l'altérité comme l'événement du tout autre comme possible, soit accueillir l'impossible (the dream wasn't true) comme convoquant le deuil originaire et l'économie d'une certaine mélancolie comme expérience nécessaire, incontournable. Et ce que nous pouvons palper comme réussi et réuni dans le roman, c'est une transfiguration poétique, une métamorphose du réel au sens de Lacan et du « ne cesse pas de ne pas se dire », cela ne cesse de ne pas s'écrire : "ce qu'on ne peut pas dire, peut être ne faut-il pas le taire, mais l'écrire?" (Jacques Lacan , séminaire Encore) Un lien est ainsi tenté par Zoé Valdès entre la scène de l'impossible amour et l'écriture qui par la langue la met en scène ou lui fait une scène.

Dans un tout autre style chez Pedro Juan Gutiérrez *Trilogie sale de la Havane*, on retrouve, au-delà du dénuement, du désespoir, de la misère sur fond de danse, de rhum et de sexe, une opportunité, au delà de jouissances souvent délétères, une possibilité de pensée en tant que seule la langue donne la pensée à la pensée.

Comment tenter de restituer un peu cette problématique de ce que nous avons appelé « le

merveilleux réel », tout en songeant à ce « merveilleux dans le monde réel ? » Arenas et Valdes, chacun dans leur style, évoque l'horreur du régime tout en la constellant d'une passion pour leur pays, leurs origines, devenues inhabitables.

-Pour Lacan (séminaire XXII: RSI, séance du 11 mars 75): "Le réel c'est l'expulsé du sens, c'est l'impossible comme tel, c'est l'immondice dont le monde s'émonde en principe, c'est l'existence de l'immonde, c'est-à-dire ce qui n'est pas monde", l'impensable, l'inassimilable, l'imprévisible, l'hétérogène.

-Chez Bataille (cf. L'Erotisme), le réel excède, et ce concept de l'excès et de la transgression est corrélé au concept Hegelien de *Aufhebung* : dépasser quelque chose tout en le maintenant comme telle, avec l'idée que ce qui nous contient comme « moi » rend toute sublimation impossible. L'excès déborde la raison, il la menace, se manifeste par l'hétérogène de sa présence .

-Chez Derrida (cf. donner le temps), le réel n'est pas séparable, il infiltre en continuité le tout, il est dans un rapport d'antériorité logique à ce qui est. S'en dégage la perspective et la fonction de l'ignorance, comme fondatrice de la question du sujet : c'est lorsque ce qui est ignoré, « se fait savoir » au sens du point de retour de la pulsion, le « se faire » (exemple de « voir », ou « -être vu » ou « se faire voir » ) advient comme savoir de l'Autre. C'est un savoir sans sujet en place de vérité dans le discours de l'analyste. Cette ignorance est fondatrice du transfert, méprise en début de partie, qui se retrouve à la fin, comme savoir non su, c'est ce point trou, que recouvre le fantasme, « Celui auquel on suppose le savoir on l'aime » (Lacan) L'analyste ne recèle pas l'objet, mais on lui prête un objet agalmatique.

Mais, pour suivre la ligne de faille de notre circuit littéraire, laissons la part belle aux écrits.

Dans *La douleur du dollar*, Zoé Valdès écrit encore :

« *La vie est un songe et tout s'en va* »

Ces paroles, elles ne sont pas de Calderon, cette fois, mais d'Arsenio Rodriguez, compositeur cubain:

*Il faut vivre le moment heureux,  
Il faut jouir autant que tu pourras  
Car au bout du compte,  
La vie est un songe  
et tout s'en va. »*

(suit la scène où elle retrouve, désabusée, le dollar qu'il (Ouane) lui avait donné avant de partir et qu'elle avait égaré...

« *Si je lui raconte la grisaille surpiquée de fil noir que j'ai vécue, je risque de l'ennuyer, de lui gâcher sa nuit. Pas de doute, ma douleur je l'ai congelée, on congèle de la sorte une personne que l'on souhaiterait voir bien loin. Tu la mets dans le bac à glace, et la relation se refroidit aussitôt. etc... »*

*La douleur, chéri, tu me questionnes sur ma douleur, oh, chéri que tu es marrant,*

*-Je l'ai rangée (le dollar) dans le réfrigérateur. »*

L'écriture métamorphosant le réel, insupportable à supporter, écriture mise au frigo comme l'apologue des paroles gelées de Rabelais, "jetées sur le trimac ".

Cet abord permet de manière serrée de différencier, par les matériaux de la psychanalyse (association libre, symptôme, interprétation) ce que c'est que l'interprétation du sujet). Au sens de la direction de la cure (CF Ecrits, J.L, 1966), il s'agit de remettre la vérité à sa place, dans le discours de l'analyste S2 en place de vérité, comme savoir non-su, où réel et inconscient sont là dans un rapport d'équivalence. Si nous en tirons toutes les conséquences, ce qui est loin d'être le cas, il faut souligner qu'il s'agit, et c'est bien là positionner le problème) d'une vérité d'avant tout sujet.

Ceci permet de se repérer dans les structures cliniques, car l'efficace de la cure repose sur les effets sur la structure du refoulement originaire, du symbolique. C'est valable en politique aussi, l'anachronisme de l'isolationnisme cubain, si le leader "maximo" se prend pour la vérité, on est dans un ordre paranoïaque ou paradisiaque qui occulte complètement le primat du symbolique sur le réel et l'imaginaire (escamotage de l'incidence du refoulement originaire, c'est à dire du primat du symbolique, i.e il y a quelque chose qui pense avant même que "je" pense)

A partir de là et en faisant un parallèle avec le transfert spécifié comme mise en fonction, côté analyste du Sujet Supposé Savoir, jusqu'où petit "a" objecte que "charbonnier n'est pas maître chez soi". Les moyens de la psychanalyse, la cure, permettent de positionner la "vérité" comme savoir vide de la vérité.

Dans la préface du livre Cuba, Castro affirme (s'appuyant sur "les intellectuels"... ) " qu'un autre monde est possible". Entre impossible et possible de l'impossible il y a là une dialectique très serrée qui permet de soutenir la déshérence du sujet, au sens de la cure. Il n'y aurait pas de guérison sans la vérité, comme impossible à dire, virant au nécessaire, c'est là qu'intervient la question de l'écriture et de la lettre comme inscrivant un écart entre les places et la vérité, une production: le produit de la jouissance qui constitue une perte pour le désir.

« Comme si dans ce bled qui est le nôtre raconter des boniments, bien plus qu'une manifestation littéraire, était l'expression authentique de l'identité nationale. » ( Zoé Valdes. Trafiquants de beauté.)

Sur ce point, la littérature cubaine est prolix, en fictions autobiographiques, pour contourner la censure idéologique d'un régime dont l'ironie cinglante est de prétendre défendre les idées et la créativité au service de La vérité d'un seul.

La dégénérescence et la dérive de Fidel Castro, sont bien d'être devenues une voix désarrimée de toute représentativité, déchaînée (12h de discours non-stop) dans le réel et qui a pris possession de lui.

Jacques Nassif décrit fort bien l'analyse comme une "situation de voix" et propose, à propos des dictateurs, le terme de voix déchaînées dans le réel, comme un déchaînement du symbolique dans le réel, une voix désarrimée de l'identification du sujet au signifiant. (*Dévoiler la voix*. Texte paru dans Revue Apertura, colloque de recherche psychanalytique, volume 4 1990, Le trait d'esprit (Witz) et l'interprétation psychanalytique. Editions Springer Verlag , pages 138 à 144.) Castro comme tous ces fous du discours autoréflexif délire, comme un ténor devenu fou, sa voix le possède, l'a tué, elle se jouit de lui. Sa voix n'est plus audible à ce jour, mais Fidel continue des apparitions écrites, dans le Granma, quotidien de l'île. Cela n'est pas sans rappeler le mythe juif du Golem à Prague, cette machine "délirante" qui se rend

maître de son Rabbin, de son inventeur et détruit tout sur son passage. L'idée c'est un déchaînement d'une machinerie symbolique dans le réel échappant à la coupure signifiante. On peut dire que Castro ne parle pas, ne dialogue pas, mais qu'il "émet", discours comme miction, incontinence, orgie d'émissions sonores.

Si on considère qu'il se fait l'interprète en "soliste" de la révolution, en quoi cette révolution, ne l'a pas, lui déplacé ?

Castro est un contre-exemple de la vérité se passant d'auteur, il s'est approprié "sa" révolution, il s'en prévaut "auteur". Le mathème du discours de l'analyste disjoint vérité et savoir d'une part et signifiant maître et cause du désir d'autre part, ce qui permet de distinguer place et fonction, là où Castro les confond.

Ces détours nous permettent à leur manière de reposer les questions de la psychanalyse qui reste ou resterait le lieu propre d'une contre-culture, à *autoriser* ( ?), ou plutôt construire, pas le lieu vide d'une idéologie.

Rappelons ici les trois impossibles de Freud : « Gouverner, éduquer, psychanalyser ». Ce qui est en jeu, à terme, c'est bien l'objet de la psychanalyse, la castration, hypostasiée par le discours de la science, fut-elle politique et marxiste car elle déjoue comme imposture toutes les impostures d'Etat permettant d'occuper les places dans les discours pour jouir du pouvoir pour le pouvoir.

« Je veux parler des temps futurs où quelqu'un écrira sur nous, notre époque, nos batailles. Je parie que nous serons les héros de l'absurde. C'est mieux que rien. Nous aurons au moins la satisfaction, sans fausse modestie, d'être les héros de quelque chose.

Qui pourra nier que notre époque fut aussi inutile qu'insulaire? »

Zoé Valdes. Les trafiquants de beauté.

*Para Mercedes, con todo mi carino, y amor por mi ciudad natal : La Habana, viva la libertad y la vida.*

*Zoé Valdes. 5 novembre 2011.*

*Isabelle Carré.*

*Jean-Michel Darchy.*